jure par tes yeux et les boucles de ta chevelure, si je ne puis perdre un monde pour toi, je ne voudrais pas te perdre pour un monde.

14 novembre 1809.

L'ENCHANTEMENT EST ROMPU.

ÉCRIT A ATHÈNES.

L'enchantement est rompu ! le charme est envolé! Il en est ainsi de la fièvre de la vie : nous sourions comme des insensés quand nous devrions gémir ; le délire est notre meilleure décevance.

Chaque intervalle lucide de la pensée ramène les maux attachés à notre nature, et quiconque agit en sage vit comme sont morts les saints, en martyr.

16 janvier 1810.

VERS ÉCRITS APRÈS AVOIR NAGÉ DE SESTOS A ABYDOS [10].

Si Léandre, intrépide amant
(Quelle fille n'en a mémoire?),
En décembre eut jadis la gloire
De franchir ce gouffre écumant;

Si cette mer, quand sur son onde
Il fit ce trajet hasardeux,
Comme aujourd'hui roulait profonde,
Vénus, que je les plains tous deux !

Moi, quand mai rouvre sa corbeille,
Nageur faible et moins aguerri,
J'étends mon corps endolori,
Et je crois avoir fait merveille.

Par un doux prix encouragé,
Un baiser, si j'en crois l'histoire,
L'attendait. Nous avons nagé,
Lui pour l'amour, moi pour la gloire.

Victime de son dévoûment,
Comme moi de mon incartade,
Il se noya : je suis malade.
C'était bien la peine, vraiment !

9 mai 1810.

VIERGE D'ATHÈNES, JE TE QUITTE [11].

Vierge d'Athènes, je te quitte :
Mends-moi mon cœur, rends-le-moi vite,
Ou, si tu l'as pris sans retour,
Prends le reste aussi, mon amour.
En s'éloignant, mon cœur te crie :
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie [12] !

Par cette chevelure d'ange
Que caresse un vent amoureux,
Par ces cils dont la noire frange
Baise ta joue, et par ces yeux,
Beaux dans leur sauvage énergie,
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie !

Par ces lèvres que je convoite,
Par cette taille svelte et droite,
Par ces fleurs qui disent tout bas [13]
Ce que des mots ne diraient pas;
Par l'amour sacré qui nous lie,
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie !

Je te quitte, vierge d'Athènes !
Seule, en ton cœur, ah ! pense à moi !
Dans Istamboul [14] portant tes chaînes,
Le mien restera près de toi.
Cesser d'aimer ! non, douce amie !
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie !

Athènes, 1810.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES DE 1809 ET 1810.

[1] Ces vers ont paru pour la première fois dans le recueil publié par M. Hobhouse.

[2] Ce monument est encore l'un des ornements les plus remarquables du jardin de Newstead. Voici comment lord Byron annonça dans une lettre à M. Hodgson la mort de son chien favori : « Boa swain est mort ! Il a expiré dans un état de rage le 18, après de grandes souffrances. Il a conservé jusqu'au dernier moment sa douceur habituelle, et n'a jamais essayé de faire le moindre mal aux personnes qui étaient près de lui. A l'exception du vieux Murray, j'ai tout perdu maintenant. » Dans le testament qu'il fit en 1811, il ordonna que son corps fût enterré dans le jardin, auprès de son chien fidèle.

[3] Mistriss Musters.

part de ces dernières, je vais toujours traduire, tout en demandant bien des pardons aux savants. Ces mots signifient :

Ma vie, je vous aime !

paroles qui ont un son fort agréable dans toutes les langues, et qui sont tout aussi à la mode dans la moderne Grèce que l'étaient les deux premiers de ces mots parmi les dames romaines, qui mêlaient de l'hellénisme à leurs expressions érotiques. »

13 En Orient, où l'on n'enseigne pas à écrire aux dames, de peur qu'elles ne griffonnent des rendez-vous, ce sont des fleurs, des charbons, des cailloux qui expriment les sentiments des amants, par l'intermédiaire de cet universel substitut de Mercure, une vieille femme. Un charbon signifie : « Je brûle pour toi ; » un bouquet de fleurs attaché avec des cheveux : « Emmène-moi et fuyons ; » mais un caillou exprime ce que lui seul peut exprimer.

14 Constantinople.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES DE 1811 A 1815.

VERS ÉCRITS SOUS UN PORTRAIT.

Cher objet d'une tendresse déçue ! quoique veuf aujourd'hui de l'amour et de toi, pour me réconcilier avec le désespoir il me reste ton image et mes larmes.

On dit que le temps peut lutter contre la douleur; mais je sens que cela ne saurait être vrai, car le coup de mort porté à mes espérances a rendu ma mémoire immortelle.

Athènes, janvier 1811

VERS DESTINÉS A TENIR LIEU D'ÉPITAPHE.

Lecteur bénévole ! ris ou pleure, comme il te plaira ; ci-gît Harold. — Mais où est donc son épitaphe? — Si c'est cela que tu cherches, va à Westminster : là tu en verras mille qui peuvent s'appliquer à lui tout aussi bien qu'à toi.

VERS ÉCRITS DANS L'ALBUM DES VOYAGEURS A ORCHOMÈNE.

Dans cet album un voyageur avait mis les vers suivants :

Voyant partir ton fils, tu souris, Albion !
De la gloire et des arts il va voir le rivage.

Il est noble, il est grand, le but de son voyage;
Arrivé dans Athène, il y trace son nom.

Au-dessous de ce quatrain lord Byron écrivit celui-ci :

Barde modeste, ainsi qu'on en compte tant d'autres,
Tu nous caches ton nom en rimant sur les nôtres.
Tu crois être prudent ; c'est encore un travers,
Et ton nom, quel qu'il soit, vaudrait mieux que tes vers.

LE DÉPART.

Jeune fille, le baiser que ta bouche a déposé sur la mienne y restera jusqu'à ce que de plus heureux jours me permettent de le rendre à tes lèvres, pur, inaltéré.

Le tendre regard que tu me donnes pour adieu, peut lire dans mes yeux un amour égal au tien ; les pleurs qui mouillent ta paupière, ce n'est point mon inconstance qui les fait couler.

Je ne te demande pas un gage que, loin de tous les regards, je puisse contempler avec bonheur ; un souvenir de toi n'est pas nécessaire à un cœur dont toutes les pensées t'appartiennent.

Je n'aurai pas besoin d'écrire ; — pour exprimer ce que je sens, que ma plume serait faible ! Que pourraient d'inutiles paroles, à moins que le cœur ne pût parler ?

La nuit, le jour, dans la prospérité ou l'infortune, ce cœur, désormais enchaîné, gardera l'amour qu'il lui est interdit de laisser paraître, et soupirera pour toi en silence.

Mars 1811.

ADIE A AMALTIE.

Adieu, plaisirs de La Valette ! Adieu, sirocco, soleil, transpiration ! Adieu, palais dont j'ai rarement franchi le seuil ! Adieu, maisons où j'ai eu le courage de pénétrer ! Adieu, rues en façon d'escalier qu'on ne gravit qu'en jurant ! Adieu, négociants aux fréquentes faillites ! Adieu, canaille toujours prête à railler ! Adieu, paquebots, — qui ne m'apportez point de lettres ! Adieu, imbéciles, — qui singez vos maîtres ! Adieu, quarantaine maudite qui m'as donné la

[4] Voici l'extrait d'une lettre inédite de lord Byron, écrite trois jours avant son départ de l'Italie pour la Grèce : — « Miss Chaworth avait deux ans de plus que moi. Elle a épousé un homme d'une famille ancienne et respectable; mais son mariage n'a pas été plus heureux que le mien. Toutefois sa conduite a été irréprochable; mais leur caractère ne sympathisait pas. Il y avait plusieurs années que je ne l'avais vue, quand l'occasion s'en présenta. J'étais, avec son consentement, sur le point de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu sur moi plus d'influence que personne, me conseilla de n'en rien faire, « Car, » me dit-elle, « si vous y allez, vous en reviendrez amoureux, il y aura une scène; une chose en amènera une autre, et cela fera un éclat. » Je me rendis à ces raisons, et peu de temps après je me mariai; — avec quel bonheur? — il est inutile de le dire. »

[5] Mistriss Musters.

[6] Noms des trois domestiques de Byron.

[7] Dans la lettre qui contenait ces vers, lord Byron dit : — « Je quitte l'Angleterre sans regret, j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier condamné à la déportation; mais je n'ai point d'Ève, et la pomme que j'ai mangée était aigre comme un coing. Et c'est ainsi que finit mon premier chapitre. »

[8] Ces vers furent écrits à Malte. Voici comment, dans une lettre à sa mère, Byron s'exprime au sujet de la dame à laquelle ils sont adressés : — « Cette lettre est confiée aux soins d'une dame fort extraordinaire, dont vous avez sans doute entendu parler, mistriss Spencer Smith. Il y a quelques années que le marquis de Salvo a publié le récit de son évasion. Depuis, elle a fait naufrage, et sa vie a été une suite continuelle d'événements remarquables qui seraient à peine croyables dans un roman. Elle est née à Constantinople, où son père, le baron Herbert, était ambassadeur d'Autriche; elle a fait un mariage malheureux; néanmoins, on n'a jamais attaqué sa réputation. Ayant pris part à je ne sais quelle conspiration, elle s'est attiré la vengeance de Bonaparte, a plusieurs fois risqué sa vie; et cependant, elle n'a pas encore vingt-cinq ans. Elle se rend en Angleterre, où elle va rejoindre son mari. Elle était venue à Trieste visiter sa mère; mais l'approche des Français l'a obligée à s'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre. J'ai trouvé en elle une personne fort jolie, fort accomplie et très excentrique. Bonaparte est tellement irrité contre elle, que, si elle était prise une seconde fois, sa vie courrait des dangers. »

[9] L'orage dont il est ici question eut lieu pendant la nuit du 11 octobre 1809, en Albanie, dans la chaîne de montagnes qui portait autrefois le nom de Pinde. Lord Byron se rendait à Zitza, et ses guides s'étaient égarés en chemin.

[10] « Lord Byron, » dit M. Hobhouse, « avait accompli auparavant un exploit plus périlleux, quoique moins célèbre : pendant que nous étions en Portugal, il traversa à la nage l'espace qui sépare le vieux Lisbonne du château de Bélem. Il avait à lutter contre la marée et un contre-courant, et il fut près de deux heures à franchir cette distance. »

[11] M. Hugh Williams, d'Édimbourg, dans un ouvrage intitulé *Voyages en Italie, en Grèce*, etc., donne sur la vierge d'Athènes des détails intéressants, que nous allons rapporter : — « Notre domestique, qui nous avait précédés, vint nous rejoindre à la porte de la ville, et nous conduisit à la demeure de la consulina Théodora Macri, chez qui nous demeurons maintenant. Cette dame, qui est la veuve du consul, a trois filles charmantes, dont l'aînée, célèbre pour sa beauté, est, dit-on, la vierge d'Athènes de lord Byron. Leur appartement est en face du nôtre, et si vous pouviez les voir, comme nous les voyons, à travers les plantes aromatiques qui se balancent devant notre fenêtre, vous laisseriez votre cœur à Athènes.

« Thérésa, la vierge d'Athènes, Catinka et Mariana, sont toutes trois de taille moyenne. Chacune d'elles porte sur la tête une calotte rouge albanaise, à laquelle est fixé un gland bleu en forme d'étoile. Au-dessous de cette calotte est noué un mouchoir de diverses couleurs qui entoure les tempes; les cheveux de la plus jeune, entremêlés de soie, retombent épars sur ses épaules, et descendent par derrière jusqu'à la hauteur des reins. La chevelure des deux aînées est habituellement relevée et fixée sous le mouchoir. Elles portent pour vêtement de dessus une pelisse doublée de fourrure, et qui descend en longs plis jusqu'à la cheville; un mouchoir de mousseline recouvre le sein jusqu'à la ceinture; sous ce mouchoir est une robe de soie ou de mousseline, avec une ceinture qui prend au-dessus des hanches et se noue par-devant avec une gracieuse négligence. Des bas blancs et des pantoufles jaunes complètent ce costume. Les deux aînées ont les yeux et les cheveux bruns, le visage ovale, le teint un peu pâle, des dents d'une blancheur éclatante, les joues arrondies, le nez droit, tant soit peu aquilin. La cadette, Mariana, est très blanche; son visage, avec des contours moins arrondis, a une expression plus riante que celui de ses sœurs, dont la physionomie est habituellement pensive, excepté quand la conversation prend un caractère de gaieté. Leur port est plein d'élégance; leurs manières, agréables et distinguées, seraient attrayantes dans tous les pays. Elles possèdent le talent de la conversation à un très haut degré, et semblent avoir plus d'instruction que la généralité des femmes grecques. Avec tant de moyens de plaire, il ne faut pas s'étonner qu'elles soient l'objet de grandes attentions de la part des voyageurs qui viennent momentanément résider à Athènes. Elles s'asseyent à la manière orientale, la tête un peu rejetée en arrière, les jambes ramenées sous elles, sur le divan, et sans souliers. Leurs occupations sont la couture, la broderie et la lecture. »

[12] Chacune de ces stances se termine dans le texte par le refrain romaïque :

Ζώη μοῦ, σὰς ἀγαπῶ.

Voici la note de Byron à ce sujet : — « Expression de tendresse en langue romaïque : si je la traduis, j'offenserai mes lecteurs, qui croiront que je les juge incapables de le faire eux-mêmes; si je ne la traduis pas, je m'expose à déplaire à mes lectrices. Dans la crainte d'une méprise de la